

## L'engagement littéraire de Najat El Hachmi : entre déconstruction des préjugés et lutte pour l'émancipation féminine

Ibtissam OUADI

Université de Strasbourg

CHER

**Résumé :** Dans *La hija extranjera* (2015), Najat El Hachmi fait de l'expérience migratoire un lieu de fracture intime où se croisent les tensions de la langue, de la mémoire et de l'appartenance. Entre l'univers familial marocain, encore traversé par des logiques patriarcales persistantes, et une société catalane marquée par des formes plus diffuses d'exclusion, la protagoniste avance dans un espace instable où toute tentative d'émancipation implique déplacement, perte et désajustement. L'écriture autofictionnelle ne résout pas ces tensions ; elle les maintient ouvertes, dans l'écart même où se noue l'expérience de la protagoniste : entre la langue de la mère et celle de l'école, entre l'attachement au monde familial et la nécessité de s'en détacher, entre la fidélité aux origines et l'urgence de se constituer comme sujet. C'est dans cet espace fragile, fait de silences, de déplacements et de résistances minuscules, que l'engagement d'El Hachmi prend forme. Il ne relève ni d'une parole de surplomb ni d'une dénonciation frontale, mais d'un travail plus souterrain de déplacement des normes, où l'intime devient le lieu même du politique. La littérature permet alors de faire entendre une voix longtemps assignée à la marge, non pour la fixer dans une identité close, mais pour en restituer les fractures, les passages et la puissance de recomposition.

**Mots-clés :** autofiction, migration, engagement littéraire, voix féminine, frontières culturelles

**Resumen:** En *La hija extranjera* (2015), Najat El Hachmi convierte la experiencia migratoria en un espacio de fractura íntima atravesado por las tensiones de la lengua, la memoria y la pertenencia. Entre el universo familiar marroquí, todavía marcado por lógicas patriarcales persistentes, y una sociedad catalana atravesada por formas más difusas de exclusión, la protagonista avanza en un territorio inestable donde cualquier intento de emancipación implica desplazamiento, pérdida y desajuste. La escritura autoficcional no resuelve esas tensiones; las mantiene abiertas en el mismo intervalo donde se construye la experiencia de la protagonista: entre la lengua de la madre y la de la escuela, entre el apego al mundo familiar y la necesidad de separarse de él, entre la fidelidad a los orígenes y la urgencia de constituirse como sujeto. Es en ese espacio frágil, hecho de silencios, desplazamientos y resistencias mínimas, donde toma forma el compromiso de El Hachmi. No surge de una palabra de autoridad ni de una denuncia frontal, sino de un trabajo más subterráneo de desplazamiento de las normas, donde lo íntimo se

convierte en el propio lugar de lo político. La literatura permite entonces hacer oír una voz durante largo tiempo relegada al margen, no para fijarla en una identidad cerrada, sino para devolverle sus fracturas, sus desplazamientos y su capacidad de recomposición.

**Palabras clave:** autoficción, migración, compromiso literario, voz femenina, fronteras culturales

**Pour citer cet article / Para citar este artículo :** OUADI, Ibtissam, « L'engagement littéraire de Najat El Hachmi : entre déconstruction des préjugés et lutte pour l'émancipation féminine », p. 145-163, in OUADI, Ibtissam et SAGNES-ALEM, Nathalie (coord.), *Narraplus*, N°9 – Najat El Hachmi, mis en ligne sur [narrativaplus.org](http://narrativaplus.org) (NEC+), juin 2026. <http://narrativaplus.org/Narraplus9/L-engagement-litteraire-de-Najat-El-Hachmi-entre-deconstruction-des-prejuges-et-lutte-pour-l-emanicipation-feminine-OUADI.pdf>

Les profondes mutations géopolitiques et culturelles que traverse l'Europe, en constante redéfinition de ses relations avec ses marges, notamment le Maghreb, révèlent l'émergence de nouvelles formes d'engagement littéraire. Les dynamiques migratoires entre le Maroc et l'Espagne, dès les années 1970<sup>1</sup> et particulièrement depuis l'intégration de l'Espagne à la Communauté économique européenne en 1986, offrent un cadre pertinent d'analyse. L'Espagne devenue pays d'immigration, marquée par des tensions sociales croissantes, comme l'illustre le drame d'El Ejido<sup>2</sup>, exacerbe les stéréotypes xénophobes liés à la figure de l'immigré marocain. En ce sens, l'espace littéraire se déploie comme un lieu de résistance face aux récits dominants, permettant une réappropriation identitaire.

---

<sup>1</sup> En 1968, la population migrante d'origine marocaine a été estimée à 1 000 personnes. Ce chiffre a progressé en 1982 avec 26 000 personnes, puis atteint 59 000 en 1990, marquant une accélération notable après 1986. Voir à ce sujet : De Haas, « Maroc : Préparer le terrain pour devenir un pays de transition migratoire ? », *Migration Policy Institute*, 08.04.2014. <<https://www.migrationpolicy.org/article/maroc-pr-parer-le-terrain-pour-devenir-un-pays-de-transition-migratoire>> [Consulté le 01.06.2026].

<sup>2</sup> Entre le 5 et le 7 février 2000, El Ejido (Andalousie) est le théâtre de violentes émeutes ciblant les travailleurs migrants marocains, déclenchées par une série de faits divers criminels. Voir à ce sujet : <<https://elpais.com/hemeroteca/elpais/portadas/2000/02/08/>> et Israel Viana, « El Ejido, diez años de los linchamientos racistas », *Abc.es*, 08.02.2010. <[https://www.abc.es/historia/abci-ejido-diez-anos-linchamientos-racistas-201002080300-1133622328189\\_noticia.html](https://www.abc.es/historia/abci-ejido-diez-anos-linchamientos-racistas-201002080300-1133622328189_noticia.html)> [Consulté le 13.03.2020].

La notion d'« engagement », historiquement pensée par Sartre comme un acte de prise de position publique dans la sphère sociale et politique, connaît ici une redéfinition. L'engagement artistique, loin de se limiter à la simple dénonciation, devient un outil de réinvention de l'identité à la croisée de plusieurs cultures. Dans ce cadre, le concept de « frontière », tel que défini par Gloria Anzaldúa dans *Borderlands/La Frontera* (1987), permet d'appréhender les « zones de friction » comme des lieux de confrontation et d'hybridation identitaire. La frontière devient un espace de négociation entre les héritages culturels du migrant et les normes imposées par la société d'accueil. Ces tensions trouvent une résonance particulière dans l'œuvre de Najat El Hachmi, auteure née au Maroc en 1979, arrivée en Catalogne à l'âge de huit ans. Son écriture autofictionnelle, marquée par un double ancrage, explore la marginalisation des femmes marocaines dans une société catalane en partie xénophobe, tout en déstabilisant les normes patriarcales persistantes au sein de la communauté immigrée. El Hachmi, dans *La hija extranjera* (2015), déploie un dispositif littéraire où la sphère intime s'articule avec une critique sociale plus large, opérant ainsi une mise en lumière des violences structurelles à l'œuvre dans la société marocaine et catalane. Fredric Jameson, dans *The Political Unconscious* (1981), suggère que l'engagement littéraire se réalise moins par la simple dénonciation que par la réinvention des formes narratives, permettant de rendre visibles les tensions sous-jacentes de la société. Il affirme : « [...] the individual narrative, or the individual formal structure, is to be grasped as the imaginary resolution of a real contradiction<sup>3</sup>. » Loin d'être un simple reflet du monde, la littérature devient ainsi un espace de négociation où les formes narratives permettent d'explorer, voire de recomposer, la complexité du réel. Ainsi, l'autofiction devient pour l'autrice hispano-marocaine un espace privilégié de réappropriation identitaire et de résistance contre les structures d'oppression. La question soulevée par Gayatri Chakravorty Spivak dans *Can the Subaltern Speak?* (1988) trouve ici une réponse claire : par son écriture, El Hachmi permet aux subalternes de prendre la parole et de se réappropriier leur identité, en confrontant à la fois les normes racistes de la société d'accueil et les injonctions patriarcales de la communauté immigrée. Elle dépasse la fonction traditionnelle de l'engagement littéraire en réinventant les frontières narratives, créant ainsi un espace où l'individu peut reconquérir son agentivité à travers la littérature. Cet

---

<sup>3</sup> Fredric Jameson, *The Political Unconscious: Narrative as a Socially Symbolic Act* (1981), London, Routledge Classics, 2002, p.62.

engagement transcende la simple sphère nationale, pour devenir un acte transculturel, résonnant à travers les frontières de l'Europe et de ses marges.

Dans quelle mesure l'écriture de Najat El Hachmi, en tant qu'acte d'engagement littéraire, permet-elle aux femmes marocaines immigrées – figures « subalternes » – de prendre la parole et de reconstruire leur identité tout en confrontant les structures de domination patriarcales et racistes ? Il s'agira dans un premier temps d'analyser comment l'autofiction apparaît comme un acte de résistance au service d'un engagement féminin. Ensuite, nous tenterons de comprendre la singularité de cet engagement qui se construit autour d'un clivage entre deux mondes. Enfin, nous démontrerons que l'engagement de Najat El Hachmi est un véritable espace de réappropriation, qui, par le biais de la littérature, donne voix aux femmes et les engage à s'émanciper.

### **HABITER LES MARGES DE L'ORDRE : SURVEILLANCE, DÉSIDENTIFICATION ET RÉSISTANCES SILENCIEUSES**

Dans *La hija extranjera*<sup>4</sup>, roman autofictionnel, primé en 2015, l'auteure explore la double marginalisation dont fait l'expérience une jeune protagoniste marocaine installée dans les quartiers périphériques de Barcelone. À dix-neuf ans, elle se voit contrainte d'épouser un cousin resté au Maroc dans le cadre d'un mariage arrangé. Cette union coïncide avec une prise de conscience progressive des préjugés et des discriminations auxquels sont confrontés les immigrés dans la société catalane. Cette tension entre deux mondes, le Maroc et la Catalogne, entre la « langue de sa mère » et « sa langue »<sup>5</sup>, est à l'image de la crise identitaire que traverse le personnage féminin. C'est par le biais de cette jeune fille et la remise en cause de ces « autres » – la société patriarcale et la société catalane xénophobe – que Najat El Hachmi parvient, par l'expérience de l'écriture, à s'engager pleinement. Dans un article du journal national *El País* (El Hachmi, 2019<sup>6</sup>), l'autrice définit son engagement

<sup>4</sup> Najat El Hachmi, *La hija extranjera*, Barcelona, Ediciones Destino, 2015.

<sup>5</sup> Termes utilisés par l'autrice tout au long du roman *La hija extranjera*, pour distinguer le tamazight (« lengua de su madre ») et le catalan (« su lengua »).

<sup>6</sup> Milagros Pérez Oliva, « Najat el Hachmi: "El feminismo islamista aísla a las mujeres musulmanas" », *El País*, 09.09.2019. <[https://elpais.com/elpais/2019/09/06/ideas/1567798552\\_644496.html](https://elpais.com/elpais/2019/09/06/ideas/1567798552_644496.html)>.

comme nourri par les histoires des femmes qu'elle a connues et au service des femmes.

Dans *La hija extranjera*, la figure du patriarce est non seulement déconstruite, mais également tournée en dérision à travers une inversion frappante des rôles. La protagoniste, jeune immigrée marocaine, tout comme les autres femmes de la maison, est soumise à un double regard oppresseur : celui d'une société patriarcale qui perpétue son emprise, en Catalogne et au Maroc. Cette domination masculine est incarnée d'abord par le père qui abandonne la famille, puis par le cousin-mari qui endosse la figure du chef de famille tout en étant totalement inefficace dans son rôle. Pierre Bourdieu, dans *La Domination masculine* (1998), offre un éclairage crucial sur ce mécanisme de domination patriarcale profondément ancré dans nos sociétés. Selon lui, le patriarcat est tellement intégré aux structures sociales qu'il devient invisible, apparaissant comme une forme de normalité. Il avance que « les dominés appliquent aux relations de domination des catégories construites du point de vue des dominants, les faisant ainsi apparaître comme naturelles<sup>7</sup> ». Ce processus de naturalisation est manifeste dans le récit d'El Hachmi, où la protagoniste demeure soumise à l'autorité du cousin-mari alors même que celui-ci se révèle incapable d'assumer les responsabilités matérielles traditionnellement attachées à la figure patriarcale. La critique subtile de cette normalisation de la domination patriarcale transparaît dans la manière dont l'autrice inverse les rôles : la protagoniste s'occupe du regroupement familial, gère l'appartement et subvient aux besoins du foyer en travaillant, tandis que son cousin-mari, inactif, occupe l'espace domestique de manière autoritaire, passive et oisive. La critique ne porte pas tant sur l'incapacité du cousin-mari à répondre aux attentes traditionnellement associées à la figure du chef de famille que sur la persistance d'une autorité qui continue de s'imposer malgré l'absence de toute légitimité pratique. En donnant à voir cette dissociation entre pouvoir et responsabilité, El Hachmi révèle le caractère arbitraire d'un ordre patriarcal dont la force repose moins sur les qualités individuelles de ceux qui l'incarnent que sur les mécanismes sociaux qui le perpétuent. Bourdieu explique que ce patriarcat est non seulement hérité, mais également reproduit d'une génération à l'autre à travers les institutions telles que la famille, la religion, l'école et l'État. Ces structures sociales perpétuent la

---

<sup>7</sup> Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 55.

domination masculine en la rendant « naturelle »<sup>8</sup>. Ainsi le cousin-mari ne contribue pas à la stabilité matérielle du foyer, mais continue à maintenir une forme de pouvoir autoritaire simplement par son statut d'homme. La scène où le cousin-mari tente d'imposer à la protagoniste le port du voile met encore plus en lumière la vacuité de cette autorité patriarcale. Incapable de faire respecter ses propres injonctions, il délègue à la mère de la jeune fille le rôle de la réprimander. De la même manière, lorsque la protagoniste s'évanouit dans la cuisine, son incapacité à réagir est encore plus manifeste :

Cuando mi marido me ve así me habla, me dice cosas, pero yo no le contesto. Me río por dentro, me río con todas mis fuerzas al verlo aturdido, asustado, al ver que no sabe qué hacer y que mi madre aún tardará un par de horas en volver<sup>9</sup>.

Ici, le silence de la protagoniste n'est pas une simple absence de parole, mais une forme de pouvoir subtil, une résistance passive, un retrait volontaire qui met en lumière l'impuissance de l'autorité patriarcale. Le silence, dans cette scène, devient une arme de résistance, un acte subversif. En refusant de répondre aux injonctions de son mari, elle expose l'illusion de son pouvoir et brise le cycle de la domination : elle choisit de ne pas se conformer aux attentes de son mari ni à celles de la société et, dans ce geste, elle expose la vacuité du pouvoir patriarcal. Son rire intérieur souligne cette inversion des rôles et est l'expression d'un pouvoir intérieur : « Me río por dentro, me río con todas mis fuerzas ». La jeune femme, par son silence et son rire intérieur, ne se contente pas de subir l'autorité de son mari : elle la met en échec. Son retrait n'est pas une soumission, mais une résistance qui opère sans confrontation directe. Loin d'être passive, elle observe, juge et savoure l'incompétence de son mari qui, déconcerté, voit son autorité vaciller. Ce qui devait être une affirmation de sa domination devient l'exposition de son impuissance. Judith Butler analyse précisément ce type de déstabilisation du pouvoir genré dans *Gender Trouble* (1990). Elle explique que

the tacit collective agreement to perform, produce, and sustain discrete and polar genders as cultural fictions is obscured by the credibility of those productions – and the punishments that attend not agreeing to believe in them<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> *Id.*

<sup>9</sup> El Hachmi, *op. cit.*, p. 211.

<sup>10</sup> Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity* (1990), New York, Routledge, 1999, p. 178.

Les normes de genre, loin d'être naturelles, se construisent par des actes répétés qui donnent l'illusion d'une stabilité. C'est la répétition qui produit l'apparente évidence du masculin et du féminin, et c'est parce que chacun rejoue ces normes au quotidien qu'elles semblent aller de soi. Mais cette mécanique ne tient que tant qu'elle est validée. Dès qu'un individu refuse d'en jouer les règles, même par un simple décalage, il en expose l'artifice. C'est ce que fait ici la jeune femme : en restant silencieuse, en riant intérieurement, elle suspend la logique performative qui donne corps à l'autorité masculine. Son mari n'est pas seulement déstabilisé, il est mis à nu, privé de la reconnaissance implicite qui ferait de lui un homme dominant. Son pouvoir s'effondre parce que la femme cesse d'y croire, cessant ainsi de le nourrir. Dans cette perspective, le silence s'impose comme un acte de résistance performatif. Butler souligne que les normes de genre ne se perpétuent pas uniquement par l'adhésion, mais qu'elles peuvent être ébranlées par des décalages subtils. Ici, un regard ou un rire intérieur suffisent à en révéler la fragilité.

Cependant, comme l'analyse Najat El Hachmi, l'oppression ne se limite pas à la figure du patriarce. La pression sociale et le poids du qu'en-dira-t-on exercent une contrainte tout aussi forte. La protagoniste, bien qu'elle perçoive l'incapacité de son mari et en prenne intérieurement la mesure, demeure soumise aux attentes de la communauté. Cette double injonction, entre domination masculine et contrôle social, montre que la reproduction des rapports de pouvoir ne repose pas uniquement sur les hommes, mais sur l'ensemble des structures qui les légitiment et les perpétuent. La pression sociale exercée par la communauté marocaine de la diaspora contribue à maintenir un contrôle étroit sur les comportements féminins, en reconduisant dans l'espace migratoire des normes collectives fondées sur la surveillance réciproque et le poids du regard social. Ce regard collectif, omniprésent, encadre les moindres gestes de la protagoniste et rend toute tentative d'émancipation périlleuse. Dès sa première fuite avortée, cette menace diffuse se matérialise :

Pero he visto una cabeza rizada que se escurría por la puerta y he empezado a preocuparme por si alguien me veía. Algún marroquí, claro, uno de esos que me conocen y siempre saben qué hago, que me observan para después contárselo los unos a los otros que me han visto en tal sitio o tal otro<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup> El Hachmi, *op. cit.* p. 23.

L'espace public n'est plus un lieu ouvert où peut s'exprimer toute forme de liberté, il est au contraire un espace quadrillé par la surveillance sociale où l'individu ne peut jamais réellement échapper au contrôle du groupe. L'émancipation ne se heurte pas à une interdiction explicite, mais à une vigilance collective qui agit comme un frein invisible. Chaque déplacement devient un acte potentiellement transgressif, chaque présence dans l'espace public un enjeu communautaire. Hakima Mounir analyse cette dynamique et met en évidence la stricte régulation des comportements féminins au sein des communautés marocaines immigrées :

Les filles demeurent sous étroite surveillance, alors que les garçons bénéficient de tolérances qui ne leur sont pas accordées (sortir librement le soir, fréquenter des filles, afficher leurs amours). Là aussi les mères jouent un rôle fondamental dans la reproduction des traditions et d'une partie de la domination masculine à travers le contrôle ininterrompu et persistant du corps des filles : la façon de se tenir, de marcher, de parler, de parer, de dévoiler et de cacher le corps. Les filles sont surveillées de près par leurs mères, mais aussi par des voisines qui sont mises à contribution pour « protéger » les filles : « *nos filles* », selon les dires de certaines femmes rencontrées aux Pays-Bas et en France. L'honneur, « le capital social » selon elles, se gagne par la protection et la bonne conduite des filles et plus largement des femmes<sup>12</sup>.

Ce contrôle ne repose pas seulement sur les hommes, mais s'ancre dans une co-surveillance communautaire, où les femmes elles-mêmes deviennent les garantes de l'ordre patriarcal. Mères et voisines relaient des normes contraignantes sous prétexte de protection, associant l'honneur familial à la retenue des filles. C'est ce que met en scène El Hachmi à travers le personnage de la mère, qui, bien qu'elle ait elle-même souffert du patriarcat – violente puis abandonnée par son mari<sup>13</sup> –, en devient l'un des piliers : « Si mis futuros suegros hablan bien de mí [su hija] será como si hablasen bien de ella<sup>14</sup>. » Ici, l'image sociale de la mère dépend directement du comportement de sa fille, révélant un système où l'individu n'existe jamais en tant que sujet autonome, mais toujours en tant que reflet d'une lignée, d'un honneur familial à préserver. En imposant à sa fille un mariage arrangé, elle ne cherche pas uniquement à protéger son

---

<sup>12</sup> Hakima Mounir, « Des ajustements différenciés », *Hommes & migrations*, 1303, 2013. <<http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2544>> [Consulté le 04.03.2025].

<sup>13</sup> El Hachmi, *op. cit.*, p. 149.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 43.

avenir, mais surtout à maintenir son propre statut dans la hiérarchie communautaire. Dans ce cadre, la domination ne s'exerce pas par la coercition directe, mais par un conditionnement intériorisé, où la peur du regard de l'autre suffit à dissuader toute tentative de rupture. L'honneur, redéfini comme capital social, devient une entrave redoutable : il impose une responsabilité aux femmes, non seulement sur leur propre conduite, mais aussi sur celle des autres. L'individu, pris dans cette logique, devient à la fois surveillé et acteur du contrôle social. Le système se perpétue non par la force, mais par l'adhésion forcée à une règle omniprésente, intériorisée au point de rendre toute révolte inenvisageable. Cette pression s'exerce avec force lorsque la protagoniste retourne dans son pays d'origine :

Claro que nuestra familia sabe que nos vestimos como las *zirumiin*, como las mujeres occidentales, pero aun así espera que, cuando volvamos, nos readaptemos al lugar y recuperemos las costumbres de siempre<sup>15</sup>.

Cette exigence d'un retour aux normes vestimentaires et comportementales met en évidence un double discours : alors que la migration introduit une marge de flexibilité, le retour au pays exige une réaffirmation rigoureuse des traditions. La protagoniste, naviguant entre ces injonctions contradictoires – le poids du patriarcat communautaire et l'appel à l'émancipation du pays d'accueil –, incarne une figure frontalière au sens de Gloria Anzaldúa. Dans *Borderlands/La Frontera* (1987), l'autrice mexicaine conceptualise cette position comme un « lieu de tension identitaire », où les normes entrent en friction sans jamais se résoudre : « Living on borders and in margins, keeping intact one's shifting and multiple identity and integrity, is like trying to swim in a new element, an 'alien' element<sup>16</sup>. » De la même manière, cette contradiction est perceptible également chez l'imam, figure d'autorité religieuse qui illustre à son tour cette ambivalence normative. Devant les institutions catalanes, il présente la protagoniste comme une preuve d'intégration réussie, tout en exerçant sur elle, dans la sphère privée, une pression pour qu'elle se conforme aux injonctions religieuses et culturelles<sup>17</sup>. Ce double discours révèle une tension paradoxale : la femme est appelée à incarner l'intégration aux yeux de la société d'accueil tout en

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>16</sup> Gloria Anzaldúa, « Preface to the First Edition », *Borderlands/La Frontera: The New Mestiza*, 4<sup>e</sup> édition, San Francisco, Aunt Lute Books, 1987. <<http://users.uoa.gr/~cdokou/TheoryCriticismTexts/Anzaldua-borderlands-la-frontera.pdf>>.

<sup>17</sup> El Hachmi, *op. cit.*, p. 124-125.

demeurant soumise aux mécanismes de contrôle qui régissent l'espace communautaire. Face à cette hypocrisie, la protagoniste se retire dans une résistance silencieuse. Refusant d'adhérer pleinement à ces rôles imposés, elle adopte une posture d'observation critique, rejoignant ainsi la notion de désidentification décrite par José Esteban Muñoz :

Disidentification is the third mode of dealing with dominant ideology, one that neither opts to assimilate within such a structure nor strictly opposes it; rather, disidentification is a strategy that works on and against dominant ideology. Instead of buckling under the pressures of dominant ideology (identification, assimilation) or attempting to break free of its inescapable sphere (counteridentification, utopianism), this "working on and against" is a strategy that tries to transform a cultural logic from within, always laboring to enact permanent cultural change while at the same time valuing the importance of local or everyday struggles of resistance<sup>18</sup>.

Ce silence n'est pas une soumission, mais une forme de sabotage discret : il perturbe les attentes sociales sans confrontation directe, expose les contradictions sans chercher à les résoudre frontalement. Loin d'être passive, la protagoniste déstabilise les normes en refusant de les valider. Ce que met en lumière El Hachmi, c'est l'impossibilité d'une émancipation linéaire dans un système où chaque tentative de rupture est immédiatement récupérée par une autre forme de contrainte. La migration n'abolit pas les rapports de domination : elle les redéploie autrement, dans un jeu constant de négociation et de résistance.

## ÉCRIRE DEPUIS LE CLIVAGE : ENTRE HÉRITAGE ET ÉMANCIPATION

Najat El Hachmi déconstruit l'illusion d'une intégration fluide en révélant les résistances systémiques qui enferment les migrantes dans une altérité imposée. Dès son premier contact avec les médias,

---

<sup>18</sup> José Esteban Muñoz, *Disidentifications: Queers of Color and the Performance of Politics*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999, p. 11-12. Cité par Camille Back, « Between the Two Eyes in Her Head, the Tongueless Magical Eye and the Loquacious Rational Eye, Was la rajadura », *Revue du CAC Brétigny*, 2020. <<https://www.cacbrétigny.com/fr/465-between-the-two-eyes-in-her-head-the-tongueless-magical-eye-and-the-loquacious-rational-eye-was-la-rajadura>>.

la protagoniste se voit assigner une identité exotisée qui tend à effacer la singularité de son parcours :

Pero se ve que algún periodista se fijó en mis apellidos extranjeros en la lista y sin tiempo ni para pensarlo, ya estaba yo respondiendo preguntas como cuándo había llegado aquí, cómo me sentía, si estaba muy integrada y todo eso. [...] Solo que eso, lo de ser mono de feria, no se puede poner en el currículum<sup>19</sup>.

Ce regard essentialisant ne reconnaît pas l'individu, mais projette sur lui un rôle communautaire stéréotypé. Marco Kunz analyse cette dérive médiatique :

La inmigración actual, desgraciadamente rica en historias conmovedoras, tiende a configurarse, en el imaginario colectivo de los autóctonos de los países receptores, como un conjunto de representaciones mediáticas de experiencias que, sufridas por otros, son frecuentemente traumáticas y, a veces, mortales. Basta hojear los periódicos para convencerse de que el drama, gracias a esta atracción que ejercen sobre nuestra mente los desastres observados sin daño propio, se ha convertido en una de las metáforas predilectas de la prensa para calificar los aspectos más tristes y funestos de la inmigración<sup>20</sup>.

Les médias se sont souvent emparés de cette problématique et en ont donné une image spectaculaire, voire sensationnaliste, comme le souligne Montserrat Iglesias Santos. La chercheuse, citée par Inès D'Ors (2002) dénonce les effets pervers de cette « neutralisation » :

los medios de comunicación contribuyen de forma decisiva a una percepción masificada e indiferenciada del inmigrante, al que relacionan habitualmente con espacios de delincuencia y/o sensacionalismo<sup>21</sup>.

Ces récits, loin de restituer la complexité des trajectoires migrantes, les enferment dans un régime de visibilité biaisé, oscillant entre fascination et misérabilisme. Loin de se limiter au discours, cette exclusion structure l'accès à l'emploi. Lorsque la jeune femme postule chez Benetton, elle comprend immédiatement que son apparence prime sur ses compétences. L'échange avec la vendeuse, révélateur d'une sélection implicite, expose la violence de cette exclusion :

<sup>19</sup> El Hachmi, *op. cit.*, p. 67.

<sup>20</sup> Marco Kunz, dans Irene Andres-Suárez, Marco Kunz et Inès D'Ors, (éds.), *La inmigración en la literatura española contemporánea*, Madrid, Verbum, 2002, p. 215.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 24.

Pues nada, me presenté en la tienda con una fotocopia de mi currículum. Cuando se lo di a la dependienta, muy tiesa ella, levantó las cejas, perfectamente depiladas, y me miró de arriba abajo: ¿Tú? Como si aquella posibilidad, la de que yo trabajase allí, fuera lo más improbable e inverosímil que hubiera oído nunca<sup>22</sup>.

L'étonnement feint, le regard évaluateur, l'intonation méprisante composent un dispositif d'humiliation où l'inadéquation de la candidate est signifiée sans être explicitée. Aucune mise à l'épreuve des compétences, aucun échange professionnel : le corps seul dicte la réponse. Cette scène illustre la manière dont l'apparence fonctionne comme un filtre implicite d'accès à l'emploi, renforçant des logiques de discrimination systémique. Thérèse Locoh et Isabelle Puech analysent ces obstacles et les stratégies d'adaptation mises en place par les migrantes :

Les discriminations qu'elles subissent dans la recherche d'emploi, les stratégies de contournement et d'autonomie qu'elles s'efforcent d'élaborer pour assurer leur intégration sociale et professionnelle sont mises en évidence ainsi que leurs tentatives pour obtenir l'aménagement, voire la remise en question progressive, des rapports de genre dans leur vie familiale<sup>23</sup>.

Se heurter à un marché du travail fondé sur des normes excluantes impose une double négociation : contourner les restrictions implicites et redéfinir les rapports familiaux pour assurer son autonomie. L'intégration professionnelle devient ainsi un levier de transformation sociale où chaque emploi conquis marque une avancée dans la reconnaissance et l'émancipation. Cette exclusion ne s'arrête pas au marché du travail : elle s'étend aux interactions quotidiennes, où le corps de l'Autre est jugé inadapté aux normes dominantes. Lorsqu'elle entre dans un magasin de vêtements, elle est immédiatement rejetée : « Cuando me ve con la *funara* y el vestido ceñido no sabe qué hacer y nos dice que aquella ropa no es para nosotras<sup>24</sup>. » Cette scène illustre un contrôle insidieux sur les corps féminins racisés, où l'assignation sociale passe par l'apparence et le vêtement. La vendeuse, en excluant la protagoniste, perpétue une frontière invisible entre celles qui ont accès aux espaces de consommation et celles qui en sont exclues. Loin de se résumer à des obstacles ponctuels, ces expériences révèlent la persistance de mécanismes d'exclusion qui,

---

<sup>22</sup> El Hachmi, *op. cit.*, p. 67.

<sup>23</sup> Thérèse Locoh et Isabelle Puech, « Migrations et discriminations », *Travail, genre et sociétés*, 20(2), 2008, p. 24.

<sup>24</sup> El Hachmi, *op. cit.*, p. 208.

sous couvert de neutralité, maintiennent les migrantes à la marge. Entre regard médiatique stéréotypé, discriminations à l'embauche et régulation du corps, El Hachmi met en lumière la manière dont l'intégration reste une promesse conditionnelle, constamment fragilisée par des logiques d'exclusion structurelles.

L'exclusion est également alimentée par des figures politiques. Ainsi le maire de la ville fait l'éloge des actions sociales en faveur des migrants et nie fermement l'existence d'une discrimination pour accéder à l'emploi ou au logement. En valorisant les signes visibles de l'intégration sans interroger les mécanismes structurels qui continuent de produire l'exclusion, ce discours contribue à maintenir les populations immigrées dans une position paradoxale. La protagoniste formule avec lucidité cette contradiction :

No os dejéis dominar, rebelaos contra las tradiciones ancestrales y primitivas de vuestro pueblo, huid de la discriminación y el machismo. Si cruzamos el puente, ¿qué nos espera al otro lado? ¿Un abrazo reconfortante y las mayores facilidades para las auxiliadas o una indiferencia gélida tipo «espabila que aquí no regalamos nada»<sup>25</sup>?

Dans cette réflexion, la jeune femme questionne les promesses d'émancipation offertes par la société d'accueil. La métaphore du pont symbolise la transition entre la société patriarcale d'origine et l'émancipation prétendument proposée par la société d'accueil. Cependant, la protagoniste doute de cette promesse, anticipant une « una indiferencia gélida », expression d'un rejet subtil et d'une exclusion implicite. Cette ambiguïté éclaire la contradiction entre le discours de libération et la réalité de l'accueil. Pour Pierre Bourdieu (1998), les structures de domination s'expriment souvent de manière invisible, à travers une « violence symbolique » qui perpétue l'inégalité sous une apparence d'intégration. Ici, l'indifférence de la société d'accueil révèle une frontière sociale et culturelle où l'émancipation est prônée, mais les soutiens concrets font défaut. Dans une interview donnée en 2019 au programme *La Fábrica*, Najat El Hachmi dénonçait justement cette hypocrisie de certaines franges de la gauche<sup>26</sup>, qui, tout en dénonçant la condition des jeunes filles maghrébines, ne proposent pas de véritables solutions pour les aider à s'émanciper. Pire, dans certains cas, ces discours renforcent la pression patriarcale

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>26</sup> Najat El Hachmi, dans *La Fábrica*, 2019. <<https://www.youtube.com/watch?v=lc895L14WKQ>>.

en légitimant les traditions oppressives sous couvert de tolérance culturelle.

El Hachmi redéfinit l'engagement littéraire en l'inscrivant dans une critique à la fois des normes culturelles de sa communauté d'origine et des attentes contradictoires de la société d'accueil. Cette redéfinition de l'engagement dépasse la simple dénonciation des injustices et s'inscrit dans une réflexion plus large sur les frontières, qu'elles soient géographiques, culturelles ou symboliques. En ce sens, la dualité linguistique de la protagoniste se construit à l'intersection de deux univers de référence : l'espace familial berbérophone, porteur de mémoire et de transmission, et l'espace social catalan, associé à l'école, à l'intégration et à la mobilité sociale. Marie-Rose Moro définit ce clivage comme une séparation nécessaire pour l'enfant de migrants, qui doit « construire patiemment un clivage entre le monde lié à la culture familiale – le monde de l'affectivité – et le monde du dehors, de l'école – monde de la rationalité et du pragmatisme<sup>27</sup> ». Ce clivage, qui impose une différenciation entre l'intime et le public, devient un mécanisme de survie pour l'enfant, mais il reste fragile et incertain, créant ainsi une tension identitaire permanente pour la protagoniste. L'incapacité à traduire certains termes berbères en catalan – « *Zaghlisht, abarrad*, tan nítidamente diferentes en nuestra-su lengua, y yo no soy capaz de encontrar la correspondancia<sup>28</sup> » – incarne ce tiraillement. Ce clivage linguistique impose une suspension de la parole, révélant la difficulté de maintenir ces deux mondes sans fracture. Ce silence symbolise à la fois la distance émotionnelle avec la mère et la marginalisation dans la société catalane. La rupture linguistique se manifeste lors de l'adieu à sa mère : « He pensado: adiós, madre, gracias por todo, pero lo he pensado en esta lengua y no en la suya<sup>29</sup>. » La langue catalane, tout en ouvrant un espace d'intégration et d'émancipation, creuse progressivement un écart avec l'univers affectif porté par la langue de l'enfance. Dans cette tension entre langues, l'engagement littéraire de la protagoniste se redéfinit : l'écriture devient un lieu de négociation entre tradition et modernité, où silence et parole façonnent une nouvelle forme d'engagement. Ce processus permet à la protagoniste d'interroger à la fois son héritage et les attentes de la société d'accueil.

---

<sup>27</sup> Marie-Rose Moro, *Enfants d'ici venus d'ailleurs. Naître et grandir en France*, Paris, La Découverte, 2002, p. 60. <<https://shs.cairn.info/enfants-d-ici-venus-d-ailleurs>>.

<sup>28</sup> El Hachmi, *op. cit.*, p. 18.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 20.

## LIRE, ÉCRIRE, PARTIR : LES CHEMINS D'UNE ÉMANCIPATION

Dans *La hija extranjera*, la quête de savoir portée par la lecture entre en tension avec les attentes conjugales et familiales qui encadrent la trajectoire de la protagoniste. Là où la littérature ouvre un espace de liberté et de projection, le mariage apparaît comme le lieu d'une assignation aux rôles traditionnellement dévolus aux femmes. La lecture devient pour la protagoniste un refuge contre les normes imposées, mais elle est perçue par son entourage comme un danger. Cela est particulièrement explicite dans la scène où la mère critique l'obsession de sa fille pour les livres :

Todo el día entre libros, no sé qué saca de tanto leer, más de uno se ha vuelto loco por leer demasiado. Y yo le digo, ¿qué harás el día que tu marido te pida la comida? ¿Buscarás en un libro cómo se prepara? Entonces todas reían, ellas que no saben leer ni escribir, felices porque su analfabetismo las hacía perfectas para el papel que se les había asignado<sup>30</sup>.

En présentant la lecture comme une menace pour l'équilibre de l'individu, le discours maternel réactive indirectement l'un des motifs fondateurs du *Don Quichotte* de Cervantès, où le rapport excessif aux livres conduit à la perte du jugement :

[...] se enfrascó tanto en su lectura, que se le pasaban las noches leyendo de claro en claro, y los días de turbio en turbio; y así, del poco dormir y del mucho leer, se le secó el cerebro de manera que vino a perder el juicio<sup>31</sup>.

La lecture occupe dans *La hija extranjera* une place singulière. Là où la mère n'y voit qu'une activité inutile, détournant la jeune fille des tâches auxquelles elle est destinée, la protagoniste y découvre progressivement un espace qui échappe aux logiques de contrôle régissant son quotidien. Les moqueries dont fait l'objet la protagoniste en raison de son goût pour les livres ne visent pas tant la littérature elle-même que ce qu'elle rend possible : une prise de distance à l'égard d'un ordre présenté comme naturel. Le rire des femmes réunies autour de la mère, « [...] ellas que no saben leer ni escribir, felices porque su analfabetismo las hacía perfectas para el papel que

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>31</sup> Miguel de Cervantes Saavedra, *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha* (1605). <<https://cvc.cervantes.es/literatura/clasicos/quijote/default.htm>>.

se les había asignado », laisse ainsi entrevoir la manière dont certaines normes se perpétuent moins par la contrainte explicite que par leur intériorisation. À mesure que la lecture réinvestit son existence, un déplacement s'opère. La jeune femme retrouve une relation au savoir que le mariage et les attentes familiales avaient progressivement reléguée à l'arrière-plan : « Volví a leer, primero con cierto miedo y después con una voracidad insaciable, cualquier cosa que me apeteciese, sin ningún orden, sin un objetivo. Me planteé volver a estudiar, pero aún no lo he hecho<sup>32</sup>. » Cette voracité ne renvoie pas seulement au désir d'apprendre ; elle accompagne une transformation plus profonde par laquelle la protagoniste reconquiert un espace à elle. La repousse des cheveux, évoquée au même moment du récit, inscrit cette métamorphose dans le corps lui-même. Quelque chose recommence. C'est dans ce contexte que surgit l'écriture. Lorsqu'elle affirme vouloir écrire l'histoire de sa mère : « Iba a escribir la historia de mi madre para recuperarla, para recordarla, para hacerle justicia<sup>33</sup>. » Il ne s'agit pas de rompre avec l'héritage reçu, mais de le déplacer. L'écriture devient alors le lieu où peuvent coexister fidélité et émancipation, mémoire et réinvention. En donnant une voix à celle qui en a été privée, la protagoniste conquiert progressivement la sienne. Écrire devient ainsi un acte de résistance. Pour reprendre les mots d'Hélène Cixous : « Il faut que la femme s'écrive<sup>34</sup> », c'est-à-dire qu'elle prenne le contrôle de son récit et de son corps, pour s'émanciper. En écrivant l'histoire de sa mère, la protagoniste se détache non seulement de l'oppression patriarcale qui structure leur relation, mais aussi de l'effacement auquel sa propre existence aurait pu être condamnée. Cette écriture s'inscrit dans une redéfinition de l'engagement : il ne s'agit plus uniquement de dénoncer les normes patriarcales, mais de créer un espace où la voix féminine peut émerger, indépendante et libérée des injonctions sociales. Cixous souligne que l'écriture est intrinsèquement liée au corps féminin, qu'il s'agit d'un moyen de se réapproprier son propre corps et son individualité. Dans *La hija extranjera*, l'écriture ne se réduit pas à un geste mémoriel. En faisant de sa mère le centre d'un récit qu'elle choisit elle-même de construire, la protagoniste déplace les rapports de pouvoir qui structuraient jusque-là leur histoire. Ce passage de l'expérience vécue à sa mise en récit ouvre un espace où peuvent être

---

<sup>32</sup> El Hachmi, *op. cit.*, p. 233.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 235.

<sup>34</sup> Hélène Cixous, *Le Rire de la Méduse et autres ironies* (1975), Paris, Éditions Galilée, 2010, p. 37.

interrogés les rôles, les silences et les héritages transmis au sein de la sphère familiale. L'engagement ne passe plus ici par la dénonciation directe d'un ordre social, mais par un travail de réappropriation de la mémoire familiale. En racontant l'histoire de sa mère, la protagoniste restitue une visibilité à une expérience longtemps reléguée au silence et fait de cette transmission un levier de compréhension de sa propre trajectoire. Cette émancipation se traduit par l'exil de la protagoniste, à la fois physique et symbolique. Il représente une fuite nécessaire pour échapper à l'oppression patriarcale, mais s'accompagne d'une douleur profonde, comme le montre Jean-Paul Sauzède lorsqu'il définit l'exil comme

une mesure d'urgence, une porte de sortie qui est d'abord une porte de secours. C'est la manière que je choisis pour me sauver face à l'autre. L'exil vient à un niveau de seuil qui m'oblige à un choix douloureux. Il est à la fois contraint et reste liberté en dépit de tout<sup>35</sup>.

La jeune femme est confrontée à un choix douloureux : quitter le foyer, c'est s'émanciper, mais c'est aussi un acte de rupture avec ses racines et avec le monde de sa mère. La rupture avec le foyer ne se présente pas uniquement comme un départ géographique. Dans l'univers symbolique de la protagoniste, elle engage une redéfinition plus profonde de son rapport à elle-même et à son héritage familial. C'est dans ce contexte que prend sens l'association récurrente entre retour au foyer et disparition de soi : « Para volver a casa, me decía, que en la lengua de mi madre también quiere decir morirte<sup>36</sup>. ». La formule ne renvoie pas à une menace physique, mais à l'impossibilité de se construire comme sujet autonome dans un espace perçu comme étouffant. Quitter la maison revient alors à préserver la possibilité d'une existence propre, tandis que le retour apparaît comme le risque d'une dissolution de cette individualité retrouvée.

## CONCLUSION

Dans *La hija extranjera*, Najat El Hachmi fait de l'engagement un espace critique à partir duquel sont interrogées les contraintes qui pèsent sur les femmes migrantes, entre héritages communautaires, injonctions patriarcales et mécanismes d'exclusion propres à la

---

<sup>35</sup> Jean-Paul Sauzède, « Je reste : je meurs ; je pars : je vis », *Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique*, 50, 1996, p. 22.

<sup>36</sup> El Hachmi, *op. cit.*, p. 26.

société d'accueil. Cette double critique permet à la protagoniste féminine de s'engager pleinement dans le processus d'émancipation. La littérature devient alors un outil essentiel qui permet aux femmes non seulement de prendre la parole, mais aussi de retrouver leur pouvoir d'agir, une notion qui résonne profondément avec l'affirmation d'Hélène Cixous selon laquelle « écrire, c'est dire son existence en tant que femme<sup>37</sup> ». Pour El Hachmi, la littérature dépasse la simple finalité esthétique et devient un moyen de perturber et de reconfigurer les cadres patriarcaux qui régissent tant les sociétés marocaines qu'espagnoles.

L'écriture devient ainsi le lieu où se négocient des appartenances multiples, où les tensions entre héritage familial, langue maternelle et société d'accueil ne sont pas résolues mais continuellement retravaillées. Dans cet espace de circulation et de recomposition identitaire se dessine ce qu'Anzaldúa nomme une « new mestiza consciousness<sup>38</sup> », fondée sur la capacité à habiter la contradiction sans chercher à l'effacer. Cette tension entre deux mondes est centrale dans le récit d'El Hachmi, où l'engagement de la protagoniste se situe à l'intersection entre le culturel et le personnel, créant un espace où la littérature devient un instrument d'autonomisation et de définition de soi. L'expérience frontalière mise en scène par El Hachmi rappelle, par bien des aspects, celle que théorise Gloria Anzaldúa dans *Borderlands/La Frontera*. Les mots de cette dernière offrent ainsi un prolongement particulièrement éclairant à notre réflexion :

Books saved my sanity, knowledge opened the locked places in me and taught me first how to survive and then how to soar. *La madre naturaleza* succored me, allowed me to grow roots that anchored me to the earth. My love of images – mesquite flowering, the wind, Ehecatl, whispering its secret knowledge, the fleeting images of the soul in fantasy – and words, my passion for the daily struggle to render them concrete in the world and on paper, to render them flesh, keeps me alive<sup>39</sup>.

---

<sup>37</sup> Cixous, *op. cit.*, p. 38.

<sup>38</sup> Anzaldúa, *op. cit.*, p. 77.

<sup>39</sup> *Ibid.*, « Préface ».

## BIBLIOGRAPHIE

ANDRES-SUÁREZ, Irene, KUNZ, Marco et D'ORS, Inès (éds.), *La inmigración en la literatura española contemporánea*, Madrid, Verbum, 2002.

ANZALDÚA, Gloria, *Borderlands/La Frontera: The New Mestiza*, 4<sup>e</sup> édition, San Francisco, Aunt Lute Books, 1987. <<http://users.uoa.gr/~cdokou/Theory CriticismTexts/Anzaldua-borderlands-la-frontera.pdf>>.

BACK, Camille, « Between the Two Eyes in Her Head, the Tongueless Magical Eye and the Loquacious Rational Eye, Was la rajadura », *Revue du CAC Brétigny*, 2020. <<https://www.cacbrétigny.com/fr/465-between-the-two-eyes-in-her-head-the-tongueless-magical-eye-and-the-loquacious-rational-eye-was-la-rajadura>>.

BOURDIEU, Pierre, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

BUTLER, Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity* (1990), New York, Routledge, 1999.

CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *En ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha* (1605). <<https://cvc.cervantes.es/literatura/clasicos/quijote/default.htm>>.

CIXOUS, Hélène, *Le Rire de la Méduse et autres ironies* (1975), Paris, Éditions Galilée, 2010.

EL HACHMI, Najat, *La hija extranjera*. Barcelona, Ediciones Destino, 2015.

---, *La Fábrica*, 2019. <<https://www.youtube.com/watch?v=lc895L14WKQ>>.

HAAS, H. de, « Maroc : Préparer le terrain pour devenir un pays de transition migratoire? », *Migration Policy Institute*, 08.04.2014. <<https://www.migrationpolicy.org/article/maroc-pr-parer-le-terrain-pour-devenir-un-pays-de-transition-migratoire>> [Consulté le 05.09.2024].

JAMESON, Fredric, *The Political Unconscious: Narrative as a Socially Symbolic Act*, London, Routledge Classics, 2002.

LOCOH, Thérèse et PUECH, Isabelle, « Migrations et discriminations », *Travail, genre et sociétés*, 20(2), 2008, p. 23-28. <https://doi.org/10.3917/tgs.020.0023>

MORO, Marie-Rose, *Enfants d'ici venus d'ailleurs Naître et grandir en France*, Paris, La Découverte, 2002. <<https://shs.cairn.info/enfants-d-ici-venus-d-ailleurs>>.

MOUNIR, Hakima, « Des ajustements différenciés », *Hommes & migrations*, 1303, 2013. <<http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2544>> [Consulté le 04.03.2025].

PÉREZ OLIVA, « Milagros, Najat el Hachmi: "El feminismo islamista aísla a las mujeres musulmanas" », *El País*, 09.09.2019. <[https://elpais.com/elpais/2019/09/06/ideas/1567798552\\_644496.html](https://elpais.com/elpais/2019/09/06/ideas/1567798552_644496.html)>.

SAUZÈDE, Jean-Paul, « Je reste : je meurs ; je pars : je vis », *Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique*, 50, 1996. pp. 22-27.

SPIVAK, Gayatri Chakravorty, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* (1988), Paris, Éditions Amsterdam, 2020.

VIANA, Israel, « El Ejido, diez años de los linchamientos racistas », *Abc.es*, 08.02.2010. <[https://www.abc.es/historia/abci-ejido-diez-anos-linchamientos-racistas-201002080300-1133622328189\\_noticia.html](https://www.abc.es/historia/abci-ejido-diez-anos-linchamientos-racistas-201002080300-1133622328189_noticia.html)> [Consulté le 13.03.2020].